LA PANDORE

—Oui, Jean Mirol est véritablement un bon et simple cœur, —nous dit Chatry, après que nous eûmes fait l'éloge du sculpteur.—Tout ce que vous venez de conter de sa jeunesse et de ses luttes héroïques pour sortir de la misère et acquérir un nom prouve un effort admirable. Mais je connais, moi, de sa maturité paisible et aisée, un épisode sans grandeur apparente, qui montre cependant quelle âme douce avait gardée ce grand brave garçon dans la gloire et le succès.

Plusieurs articles critiques, où j'avais émis des opinions conformes aux siennes, nous avaient liés. Nous habitions le même quartier et il lui arrivait souvent après dîner, de venir causer chez moi. Je le reconduisais et parfois même je montais à son atelier où nous continuions de nous entretenir d'art fort avant dans la nuit. Cet atelier, au cinquième, était attenant à un appartement où le sculpteur vivait avec sa mère. Devenue aveugle, casanière et tâtillonne, la vieille dame s'effarait dès qu'elle sortait, fût-ce au bras de son fils. Elle ne se plaisait et ne se sentait à l'aise qu'en cet appartement dont elle connaissait depuis des années les tours et les détours, les coins et les recoins, jusqu'à l'emplacement des moindres bibelots. Elle y allait et venait, seule, sans heurts, avec une adresse et une vivacité qui faisaient illusion. Ainsi que beaucoup d'aveugles, elle aimait à fureter, à tâter, à tourner et retourner les objets dans ses doigts, à en suivre les contours pour se former, par le toucher, une idée des choses qu'elle ne pouvait pas voir. Or Jean Mirol, chaque jour, soit par caprice de collectionneur, soit par nécessité de travail, apportait mille curiosités qui donnaient à son atelier un aspect de boutique de bric-à-brac en continuel déménagement. Sachant l'habitude presque maladive de sa mère et craignant qu'elle ne trébuchât et ne tombât dans ce déballage de toute sorte, il l'avait priée de ne jamais entrer là en son absence. C'était une précaution qui ne la dispensait d'aucune autre prévoyance d'ordre plus délicat. Il arrivait par exemple à Mme Mirol, quand on parlait devant elle des œuvres de Jean, de s'attrister, de se désoler et de gémir : — "Qu'ai-je donc fait au bon Dieu pour être ainsi punie ? Que je suis malheureuse de ne pouvoir contempler les statues de mon fils, d'être seule à ne pouvoir admirer ce que tout le monde admire !"— Son visage s'assombrissait alors et elle tombait dans un profond silence de chagrin. Aussi, près d'elle, Mirol évitait-il de parler de ses travaux, voire même de ses projets. Tous ses intimes avaient le mot pour ne jamais y faire allusion chez lui. Mais l'artiste souffrait un peu de cette contrainte et c'était pourquoi, dans un besoin de détente et d'expansion, il venait si souvent me trouver.

Depuis plusieurs mois, pensif, préoccupé, obsédé de la même inspiration, il ne me parlait qu'à mots couverts d'une "Pandore" dont il avait trouvé l'attitude, mais dont il cherchait encore l'expression. Il avait changé plusieurs fois de modèles, avait ébauché cent essais, observé, puis travaillé d'imagination, sans pouvoir arriver à rendre cette physionomie si complexe.

Un soir, il m'arriva déridé, exubérant, heureux, et, dans une effusion de joie, il me cria dès le seuil :

—Ça y est! J'ai eu enfin mon coup d'inspiration! J'ai trouvé, tantôt, subitement, ce que je désire depuis huit mois! Je ne sais trop comment, mais ça y est, c'est fixé!....Je n'y touche plus! Ah! je suis content, vois tu, ah! content, si content que je n'ai pu me tenir de parler à ma mère elle même de ma "Pandore!" La joie m'étouffe! Viens prendre l'air!

Il était dans l'agitation, la fièvre heureuse d'un homme qui reçoit à l'improviste un rendez vous heureux vainement souhaité jusqu'alors. Je pris mon chapeau et je dégringolai l'escalier derrière lui. Sur le boulevard, il me prit le bras, m'entraîna fidèlement, ne cessant de me décrire ses attentes, ses déceptions, ses tourments, ses espoirs suivis d'accablements, jusqu'à ce jour de miracle où l'idée s'était dégagée de la brume, où, dans un rayon de soleil imprévu, il avait vu ce qu'il devait rendre: le regard, le sourire, toute la physionomie. Et, dans l'ivresse de sa conception, il avait réalisé cela en quelques coups de pouce dans la glaise.

—C'est mon chef-d'œuvre!— criait il;—oui, cette fois, je le sens, c'est mon chef-d'œuvre!

"Ce que je te raconte ne peut pas te faire comprendre, ne peut même pas te donner une faible idée de ma "Pandore"....Viens la voir!

Et, vertigineusement, il m'entraînait chez lui.

Epoumoné, toussant, crachant, j'achevais de grimper le cinquième étage derrière lui, quand je le vis s'arrêter sur le palier à double porte et tendre l'oreille:

—J'entends ma mère,—dit-il, le sourcil froncé de contrariété et d'inquiétude;—qu'est-ce qu'elle peut bien faire de ce côté-ci?....Je lui demande pourtant de ne jamais y pénétrer quand je n'y suis pas. Pourvu que....

Il n'acheva pas. Tirant vivement ses clefs de sa poche, il ouvrit la porte de l'atelier et entra. Il y eut le grand fracas de quelque chose de renversé, un cri d'angoisse, puis plus rien. D'un bond, je sautai les dernières marches et pénétrai dans l'atelier. Mirol, affreusement pâle, accablé, s'appuyait contre le mur, ne trouvant pas un mot à dire dans son saisissement de douleur. Aussi pâle que lui, sa vieille mère était debout au milieu de la pièce, tremblant de tout son corps et les mains jointes dans une supplication. Entre eux, devant la sellette renversée, gisait un bloc, une masse informe et molle, de terre glaise complètement aplatie dans ses linges mouillés. Je m'expliquai sans peine cette scène muette de drame, banal pour n'importe quel autre témoin, tragique pour moi qui en savais les ressorts intimes. En entendant son fils rentrer à l'improviste, consciente d'avoir enfreint sa défense, prise en flagrant délit de curiosité, la pauvre Mme Mirol avait perdu la tête et oublié toutes précautions. Dans sa hâte de fuir, dans sa précipitation pour sortir de l'atelier avant que son fils ne l'y surprît, elle s'était heurtée à une des sellettes et l'avait fait tomber.

Le silence était poignant. La pauvre aveugle, grelottante d'anxiété, les mains levées, le visage décomposé, si terriblement blême dans l'ombre de l'atelier, me fit à moi même pitié. Et d'une voix changée, d'une voix cassée par la terreur, elle demanda enfin :

—Ah! Jean....mon pauvre Jean, dis vite....dis moi vite.. ce n'est pas la "Pandore", au moins?

Et Jean, en face de la détresse et de la désolation de ce pauvre vieux visage chiffonné de douleur, se ressaisit, secoua sa torpeur de cauchemar et, faisant sur lui même un extraordinaire effort, s'écria d'une voix redevenue si calme et de si belle humeur que j'en ressentis moi-même un immense soulagement :

—Non! Ah! Dieu merci, non! Ce n'est pas la "Pandore...." ce n'est qu'une ébauche de buste.. Ah! ma pauvre maman, tu peux te vanter de m'avoir fait une belle peur!

Les joues de la vieille dame s'empourprèrent de joie, elle laissa retomber ses bras dans un apaisement et dit :

—Que je suis heureuse, mon Jean, ah! que je suis heureuse que cela ne soit pas un malheur irréparable! Je te promets de ne plus entrer jamais seule dans ton atelier. Embrasse-moi, afin de bien me prouver que tu me pardonnes!

Et le grand brave garçon, pour aller l'embrasser, passa près de moi et me souffla en montrant toute la glaise écrasée :

—Rejette ça dans le baquet, veux tu!....Moi, je n'aurais pas le courage....Ça me creverait le cœur! Mais ne dis jamais ce que c'était à ma pauvre vieille....ça lui ferait trop de peine.

Il clignait des cils pour rentrer deux petites larmes. J'avais déjà compris qu'il venait de mentir et que c'était la "Pandore"....

Le monument de Wagram.

Un comité vient de se former en Autriche dans le but d'élever un monument où seront recueillis et placés les restes des soldats français et autrichiens tués à la bataille de Wagram. Ce comité a présenté au Conseil municipal de Paris une demande de subvention, appuyée par l'ambassade d'Autriche Hongrie. MM. Desplas et Bellan, président et syndic de l'assemblée, ont fait allouer par le Conseil municipal une somme de 2,000 fr.

Le rapport de l'amiral Endicott.

Washington, 26 novembre — Le contre amiral M. T. Endicott, chef du bureau des chantiers et docks, a soumis au secrétaire de la marine son rapport annuel et ses estimations, qui ont été approuvées par lui.

Le rapport ne contient pas d'estimations qui ne fussent incluses dans les estimations navales qui ont été approuvées et annoncées récemment.

Des explications à leur sujet sont données dans chaque cas.

Discussion politique.

—Je voudrais bien vous voir à la place du président du Conseil....Le plus embarrassé, vous savez, c'est encore lui qui tient la queue de la poêle....

—Vous voulez dire : de la casserole!

UN TESTAMENT.

C'était un gaillard fantastiquement grand, charpenté comme un bœuf, aux gros yeux toujours en branle et tournant dans leurs orbite comme des toupies dans une cuvette.

La vie dure, les fatigues, l'absinthe, lui avaient pris les cheveux, et son crâne, dans sa nudité désolée, offrait l'aspect d'une de ces grosses boules en verre blanc que l'on voit dans le jardinets de petites gens. En revanche, si sa nuque était un désert, sa figure était une broussaille. Une moustache immaginable lui grimpait jusqu'aux oreilles en poils indisciplinés et fous, rebelles à la friseur, et dégringolait en une avalanche qui, tout juste, s'arrêtait aux épaules.

Il avait une phrase: "Ma moustache, disait-il, mes yeux en boules de loto, mon nez qui mystiquement regarde les cieux, mon crâne ciré comme de l'acajou, ça c'est ma nature naturante." Il montrait du doigt :

"Mon bras décroché, ma main sans index, ma face balafrée, ma moitié d'oreille, ça, c'est ma nature naturée."

On ne savait par quel hasard cocasse ces mots de philosophie savante s'étaient imprimés dans les méninges de ce géant qui tant bien que mal savait lire, écrire et compter. Mais en vérité ils servaient bien sa pensée et signifiaient d'une façon singulièrement précise ce qu'il entendait dire par là.

Sa "nature naturée" marquait étapes par étapes toute sa vie, qui valait la peine d'être contée.

Son père, menuisier à Denain, la planche Ducroc comme l'on disait à cause de sa maigreur et de sa raideur, n'avait jamais trouvé le temps de s'occuper de lui. De temps en temps seulement, il le prenait par le menton, l'inspectait une minute et le renvoyait avec une magistrale taloche en lui criant: "Animal, tu seras haut comme un peuplier et fort comme un chêne."

Et le jeune Ducroc, tout fier de ces prédictions, allait, dès lors, s'assurer de leur justesse en allant se battre avec ses petits camarades qu'il rossait invariablement.

Si vrai cela, qu'à seize ans, il faillit en assommer un qui, en riant, l'avait traité de poule mouillée.

L'affaire fit quelque bruit à Denain, et le père Ducroc qui n'aimait pas les histoires réunit dans un vieux torchon quatre paires de chaussettes et deux chemises, donna le paquet à son terrible fils en y joignant deux napoléons et lui dit sans plus s'émouvoir: "Tu es un garnement. Va t'engager."

Radieux, le jeune Ducroc partit. Trois ans après il revint à Denain avec des galons de sergent, rejoignit sa garnison à Calais, s'enivra, fut mis au cachot et cassé de son grade. Six ans plus tard, sergent de nouveau, il revint à Denain pour recevoir le dernier soupir de son père, repartit à Nancy, sa nouvelle garnison, assomma à demi un civil qui l'avait regardé de travers, fut remis au cachot et recassé de son grade, une enquête ayant établi que l'assommé n'avait eu aucune intention désobligeante et avait regardé Ducroc de travers simplement parce qu'il louchait.

1848 le trouva à Paris et sergent pour une troisième fois. Il s'affilia à un club, fit grass un Vendredi-Saint et tonna contre les aristocrates.

Vint la Crimée: Ducroc se battit comme un diable et démolit à lui seul quelque douzaine de ces Russes silencieux et impassibles qui se battaient comme des automates et qui mouraient sans qu'une contraction nerveuse vînt seulement déranger la régularité de leurs figures de marbre. Les morts avaient les yeux fermés: cela seul les distinguait des vivants.

A la bataille de l'Alma, il reçut deux balles dans la jambe gauche, et un coup de sabre lui coupa l'oreille droite.

Il rit beaucoup de cette dernière mutilation et offrit son morceau d'oreille à un chien qui errait dans les camps et qui n'en voulut pas.

Il fut cité à l'ordre de l'armée, décoré et, bientôt après, nommé sous-lieutenant.

Il souffla en France, reprit des absinthes et s'en fut en Italie.

A Magenta il reçut un coup de feu qui lui cassa le bras gauche, une balle dans le ventre qui s'en alla, on ne sait comment, sans le tuer, et un coup de sabre qui lui enleva l'index de la main gauche.

Au retour, il eut six mois d'hôpital pendant lesquels il chercha en vain à convertir les sœurs à la libre pensée et finit par revenir lui-même à des sentiments presque catholiques.

Essoufflée, la France se reposait.

Ducroc fut envoyé comme lieutenant à Montpellier, et reprit là l'existence de garnison dont il s'était depuis longtemps déshabitué.

Il fit des armes et il but. Tous les matins on le trouvait à la salle d'escrime, suant, soufflant, sacrant, dans la fièvre d'un assaut. D'une force sans pareille, dangereux et violent à la fois, aucun de ses camarades ne voulait croiser le fer avec lui. Il en était donc réduit à avoir toujours comme partenaire le maître d'armes qui était lié par la discipline.

A dix heures, il arrivait au café, allongeait son sabre sur la banquette sans prêter attention aux consommateurs voisins, se renversait le képi sur la nuque, invectivait le garçon trop lent et confectionnait amoureusement son absinthe.

A midi il revenait, avalait, en criaillant, un café trop chaud ou trop froid, trop fort ou trop faible, trop amer ou pas assez, et l'arrosait invariablement d'un flacon tout entier d'un pétrole qu'un doux euphémisme qualifiait de cognac.

C'étaient ensuite les interminables parties de piquet, scandées de bocks, qui duraient jusqu'à l'heure de l'exercice.

A six heures, nouveau manège et nouvelle absinthe.

Après dîner, identique café, identique pétrole que suivait la foule des digestifs et des rafraîchissements.

Dans cette vie malsaine, la violence naturelle de Ducroc s'exacerbait et il devenait, chaque jour, plus intraitable.

Au café, au théâtre, dans la rue, il ne se passait pas de jour qu'il n'eût un semblant d'affaire.

Quelqu'un le regardait-il? Il bondissait sur l'imprudent, le secouait par les épaules et lui criait, dans un tonnerre :

—Est ce que je vous ai donc vendu des petits pois qui ne veulent pas cuire?

Passait-on devant lui, les yeux baissés? Il arrêtait le timide et lui demandait, menaçant :

—Est-ce que vous m'auriez refait ma montre, que vous n'osez pas me regarder?

Il eut dans l'espace de deux années six duels, dans deux desquels ses adversaires trouvèrent la mort.

Puis un beau jour, un vide se fit autour de lui. On le craignait et le fuyait. Personne n'osait plus se frotter à ce grand diable dont l'épée était mouchetée de morts.

Toutefois, il y avait, à Montpellier, un sergent retraité, ancien maître d'armes, fort comme un bastion, qui voyait d'un mauvais œil la réputation d'invincible Valenguerre, qui longtemps n'avait appartenu qu'à lui, aller aussi à Ducroc. Avant l'arrivée de ce satané lieutenant, il était le maître incontesté de Montpellier, le champion craint et par suite vénéré.

Et voici que tout d'un coup le vent avait tourné. Lorsqu'il parlait de ses exploits au café, ses camarades prenaient des airs distraits et répondaient évasivement :

—Oui!....Mais Duroc!

Il haussait les épaules et jetait avec dédain :

—Tenez, vous me rendez malade avec votre Ducroc! Croit-on pas qu'il va manger le monde! Il a besoin d'une correction, je m'en charge!

A quoi ses auditeurs souriaient complaisamment.

—Allons, père Lestrac, allons, pas de ces bonimenta-là. Vous êtes un rude lapin, c'est certain; mais tout de même, avec Ducroc vous n'êtes pas de force.

—Crétins! lançait Lestrac, et il sortait du café en faisant claquer la porte.

Vraiment, il en avait assez de cet usurpateur de Ducroc. Montpelier était trop petit pour donner place à deux invincibles Valenguerre: il fallait que l'un des deux disparût.

Et Lestrac refit des armes, s'entraîna, assura sa main. Puis un jour il fit irruption dans son café, renversa, en entrant, le plateau que tenait le garçon et cria, triomphalement, à ses amis absorbés dans les voluptés d'une partie de manille :

—Mes gaillards, si vous n'avez jamais vu saigner un poulet, je vous invite....en face.

La phrase en elle-même était d'un symbolisme un peu vague. Mais personne cependant n'avait eu besoin de demander des explications.

Le poulet, c'était Ducroc, en face, c'était le café où il se trouvait sûrement à midi.

Aussi un frisson passa-t-il sur tous les auditeurs et les têtes se troublèrent. Un joueur attaqua d'un manillon qu'il avait sec.

—Laissez ça, déclara Lestrac, et d'une chiquenaude il envoya les cartes sous la table.

On cria un peu pour la forme. Un grincheux protesta disant qu'on n'agissait pas ainsi quand on avait "pour deux sous de manières". Mais l'incident fut vite clos.

—Venez! jeta Lestrac, et le chapeau sur l'oreille il sortit en laissant la porte ouverte, traversa la rue et pénétra comme un coup de vent dans le café où Ducroc tenait ses assises. Timidement, mais curieusement, ses compagnons le suivaient. Lestrac, sans saluer, s'installa tranquillement en face de Ducroc, mit les coudes sur la table et, narquois, se mit à le fixer. L'on vit Ducroc s'empourprer, puis verdir. Et tout d'un coup, il se leva comme un ressort, empoigna Lestrac et articula :

—Vous aurais-je vendu des petits....

Il n'acheva pas. D'un coup de reins Lestrac s'était débarrassé de Ducroc et lui avait envoyé une formidable gifle sur la joue droite.

Du coup, c'en était trop, Ducroc brisa la table, fendit la glace et sauta sur Lestrac. Un corps à corps terrible s'engagea. Les deux adversaires roulèrent sur le parquet, renversant les chaises. Ils beuglaient comme deux dogues, hurlaient, rugissaient, les yeux hors des orbites, le nez serré, les lèvres écumeuses. Bientôt le sang coula, un mince filet d'abord, puis abondant.

On alla chercher la police, des renforts, on racola des passants. Il fallut vingt hommes pour séparer ces démons. Ils avaient les vêtements en lambeaux, les mains craquelées d'égratignures, le visage bouffi et saignant, mais en réalité ils ne portaient pas une seule blessure grave. Et quelqu'un dit :

—Pas plus de mal que dans une pochade d'écoliers!

Rentré chez lui, Ducroc se débarbouilla en hâte et courut chercher deux amis.

Après un affront comme il venait d'en subir un, le duel était indispensable, mais non pas le petit duel à la portée de toutes les bourses, où l'honneur est, juge-t-on, suffisamment lavé dans une goutte de sang qu'il faut voir au microscope, mais le duel sans merci et qui ne doit finir qu'avec la mort d'un des combattants.

A vrai dire, Ducroc ne se sentait point du tout animé de sentiments de haine envers Lestrac. Il l'admirait presque de l'audace de son acte et trouvait, malgré tout, très crâne, son défi. Il avait en outre quelque reconnaissance pour ce gaillard pas commode qui allait lui donner l'occasion de se livrer à son sport favori : le duel.

Les conditions du combat furent arrêtées sans dispute, et le lendemain au petit jour, les deux adversaires se cambraient face à face dans une avenue discrète des environs de la ville.

Très maître de lui, Lestrac jeta un cigare à moitié fumé, Ducroc cessa de siffloter un air léger, et les deux épées se croisèrent.

Ce fut tout de suite une lutte acharnée. A la troisième reprise, du sang apparut sur la chemise de Lestrac, près du cœur. La blessure était profonde, toutefois elle ne fut pas jugée suffisamment grave pour mettre fin au combat.

Le jeu des deux adversaires devenait de plus en plus serré. A la dixième reprise, Ducroc fut atteint au bras. Il eut un juron et reprit la lutte. Vingt minutes se passèrent. L'on était à la dix-huitième reprise, lorsque soudain Lestrac fit une feinte, se fendit à écarteler, et atteignit Ducroc en pleine poitrine. Celui-ci tomba comme une masse, avec sur les lèvres un juron qui s'arrêta en route.

L'épée avait pénétré de plus de dix centimètres, et un flot de sang qui noircissait à mesure, s'échappait de la blessure béante. La langue collée au palais, les lèvres bleues, les yeux voilés, les tempes battant la charge, Ducroc hoquetait. Le médecin se penchait sur lui. Il l'écarta et bégaya.

—Laissez-moi, mon affaire est claire.....Fichu. Veux voir Lestrac.

Lestrac s'approcha, et les yeux pleins d'ombre déjà de Ducroc se levèrent sur lui, s'éternisèrent comme dans une extase.

Le moribond tendait la main. Il mâchonna.

—Serrez ça. Vous êtes un brave....Vous embrasse!.....

Il fit un effort pour se soulever, tendit les bras, s'agrippa à Lestrac, et sa bouche déjà froide se colla amoureusement sur la joue de son meurtrier. Il reprit :

—Brave toi. Plus brave que moi....Plus fort....Moi roquet. Toi lion.

A l'instant suprême, ce grand diable qui avait passé dans la vie comme un coup de vent, renversant tout sans crier gare, se sentait devenir doux. Conscient de sa force, il avait pour celui qui s'était montré plus fort encore que lui, une admiration sans bornes faite de vénération et d'amour.

Un coup d'œil aux témoins. Il leur dit :

- Ecoutez, j'ai dans mon tiroir quelques pièces de cent sous. Pas de famille. Suis seul..... C'est pour Lestrac....

—Et comme celui ci se récriait, un éclair dernier passa dans les yeux de Ducroc. Ses hoquets bondirent par saccades plus précipitées, ses doigts griffèrent l'herbe. Il bégaya :

—Mais acceptez donc! acceptez donc!....

Il leva un bras péniblement :

—Ou je vous casse la figure.

Il n'acheva pas. Dans un hoquet dernier un flot de sang avait jailli de sa bouche, et maintenant ses mâchoires s'étaient resserrées à jamais, ses lèvres s'étaient closes, ses yeux s'étaient enfoncés derrière les paupières, et ses tempes ne battaient plus. Il avait pris congé des hommes presque poliment, laissant un testament à la manière des bourgeois. Et ce solide gaillard, bonhomme au fond, mais dépaysé dans un XIXe siècle, s'en était allé dans un monde meilleur,—traîner sa rapière!

LE "REQUIEM" DE M. TURON.

M. P. Turon étant mort à Teschen, fut déposé à l'église, entre quatre planches de chêne, sous un drap noir, dans l'ombre picotée par les flammes des cierges. Les parents vêtus de noir pleuraient. Les amis eux mêmes s'affligeaient. Tout à coup, la voix du défunt retentit et, en face de son cadavre, entonna le Requiem". Les sanglots éclatèrent alors. Cette voix connue s'élevait et s'abaissait, et avant de s'éteindre implorait pathétiquement la paix éternelle. Instant dramatique, où la vie achevée semblait recommencer pour déplorer elle même sa fin. Voix surnaturelle, effet qui survit à sa cause, néant échappé du néant, illusion d'une présence qui n'est plus: "Mors stupebit et natura". On assistait véritablement à ce jugement particulier, qui règle le sort des hommes avant le jugement universel. Audience redoutable! Enfin, le mort se tut, et ce silence soulagea l'assemblée. On eut plaisir à reconnaître l'orgue, les chantres, les bons et honnêtes gosiers par où passe le vin. On emporta le corps : on rangea dans une boîte le cylindre de cire vierge avec le phonographe; on le conserva pour le service du bout de l'an, et aussi pour faire un peu de musique le soir, avec quelques amis, au coin du poêle de faïence, la bière bue et toutes pipes éteintes. Alors, dans l'intimité, on fera chanter à l'aïeul son "Requiem", et on s'ira coucher.

Ainsi M. P. Turon est assuré de vivre parmi les siens. Il servira de récompense aux moutards, sa postérité. Quand Lottchen et Fritzchen n'auront pas été sages, on ne fera pas chanter grand-papa. Joujou économique, il donnera à la fois un honnête plaisir, le goût de la musique et le respect de la famille. Il sera la voix de la tradition. On peut regretter seulement que son répertoire ne soit pas plus étendu. Toujours le "Requiem"! O monotone aïeul, la barbe, si j'ose dire. Je sais bien que quand tu te décidas à confier à l'entonnoir le souvenir de ta voix, tu te sentais mourir, et qu'à ce moment-là, on ne saurait penser à tout. Mais tout de même, tu aurais bien pu chanter "Viens, poupoule".

Le défunt a du moins épargné à ses hoirs le cachet d'un baryton. Cette bonne action lui sera comptée. Il n'est que de s'enterrer soi même pour faire des funérailles économiques. On pourra même prononcer les discours et composer avec un éloge sincère des regrets bien sentis. Le phonographe n'a pas dit son dernier mot. M. Ch.-H. Hirsch, dans un joli roman, a mis en scène M. de Ressac, de la Comédie Française, au moment où il déclare au rouleau et à l'univers qu'il doit la limpidité de sa voix aux pilules X. Nous savons maintenant que le phonographe, utile dans le courant de la vie, l'est davantage à l'heure de la mort. Mais son emploi, dans ces circonstances délicates et dernières, veut une bonne articulation, du sangfroid et de l'esprit d'à-propos. Si l'on n'a qu'une bêtise à dire, il vaut mieux se taire.

LES FETES DE TIFLIS.

On a célébré à Tiflis, le 13-26 octobre, le quarantième anniversaire de la mort du prince Georges Eristoff, qui fut le grand initiateur de la littérature géorgienne. Elevé au collège de la noblesse géorgienne, puis à Moscou, attaché ensuite au gouvernement de Tiflis, il avait pris part à la conspiration de 1830 et avait été exilé à Vilna et à Varsovie. C'est alors qu'il commença d'écrire. Revenu à Tiflis, il y organisa, en 1751, un théâtre géorgien et une revue géorgienne qu'il défraya surtout de ses propres ouvrages. Le matin de la fête, un service religieux a été célébré. Le soir, un spectacle de gala réunissait dans son programme trois des meilleures pièces du prince Eristoff : "le Partage, l'Avare, le Procès.

Après la dernière pièce, suivie du couronnement du buste de l'auteur, on vit dans une apothéose, simulée par un tableau vivant, le prince Eristoff entouré de ses principaux interprètes. Les artistes du théâtre ont fait applaudir par les étrangers eux-mêmes, peu initiés à la langue géorgienne, leur admirable jeu. Quant aux pièces, elles sont pétillantes d'esprit et justifient le mot de l'ancien vice-roi du Caucase, présentant Eristoff à Alexandre II, alors prince héritier: "Je présente à Votre Altesse impériale le Molière géorgien." Ses pièces sont en outre merveilleusement construites. Les mœurs, les caractères sont parfaitement tracés. Rien n'a vieilli, pas même les traits de satire qui n'épargnent ni ennemis, ni amis. Le temps n'a rien enlevé à l'intérêt de ces ouvrages, qui immortaliseront un génie bien cher aux Géorgiens.

LE Président Roosevelt

l'Exposition de St Louis.

St-Louis, 27 novembre — Le "Jour du Président" à l'Exposition de St-Louis s'est levé dans un ciel sans nuage.

La brise fraîche qui soufflait ce matin suffisait à fouetter le sang et la température était idéale pour accomplir un programme tel que celui fixé par le chef exécutif de la nation qui se propose d'acquérir en une journée une idée d'ensemble de la plus grande exposition dans l'histoire de l'humanité.

De bonne heure ce matin les terrains de l'exposition étaient envahis par la foule.

Le train présidentiel est arrivé à St Louis à 8 heures 40 du matin.

De la gare de l'Union le train fut dirigé sur les terrains de l'exposition et il fut placé sur une voie de garage du côté du pavillon des Transports.

Des précautions extraordinaires avaient été prises afin d'éviter tout accident.

Deux cent cinquante hommes avaient été placés en surveillance le long de la voie conduisant à l'Exposition.

Quand le train présidentiel fut arrivé à destination deux compagnies du 10me d'infanterie des Etats Unis montèrent immédiatement la garde ne permettant à personne d'approcher des wagons Pullman.

Les visiteurs distingués s'étaient levés de bonne heure ce matin et étaient prêts à profiter de la journée.

Le groupe comprend le président, Mme et Mlle Roosevelt, M. et Mme Douglas Robinson, le secrétaire et Mme Loeb, et le chirurgien général Rixey, de la marine des Etats-Unis.

Le président et sa suite ont déjeuné dans le wagon restaurant qui était entouré par une foule de visiteurs.

Quoique tenue à distance la foule pouvait parfaitement voir le président qui était assis en pleine vue devant l'une des fenêtres du wagon.

Le président semblait prendre autant d'intérêt à examiner la foule que la foule n'en avait à l'examiner.

Peu après la fin du déjeuner le président Francis, le maire Wells et un comité formé de fonctionnaires et de directeurs de l'Exposition, s'avancèrent près du train présidentiel afin de présenter leurs respects au chef exécutif de la nation.

Le groupe présidentiel monta ensuite dans des voitures de gala et fut conduit au Palais des Arts libéraux, le premier bâtiment qui devait être visité.

Deux bataillons du 5me de cavalerie des E. U. sous le commandement du Col. Anderson et un planton de police à cheval précédaient les voitures. La première voiture était occupée par M. et Mme Roosevelt et le président de l'Exposition D. R. Francis; dans la seconde avaient pris place M. Douglas Robinson, Mlle Alice Roosevelt et le maire de St-Louis M. Rolla Wells; les 20 voitures qui suivaient transportaient les autres membres du groupe présidentiel, les fonctionnaires de l'Exposition et les agents du service secret.

Un autre planton de police à cheval fermait la marche afin de retenir l'immense foule qui se précipitait à la suite du cortège.

Partout le résident était accueilli par des acclamations et applaudissements sans fin.

Le Palais des Arts Libéraux, ainsi que tous les autres bâtiments de l'Exposition, était fermé au public.

Le groupe présidentiel fit une inspection hâtive des richesses contenues dans ce palais et en sortit peu après pour visiter le Palais du Gouvernement où après un court séjour le président passa en revue les corps suivants de l'armée des Etats Unis :

"10me d'infanterie, 9me de cavalerie, 5me de cavalerie, les éclaireurs et le corps de gendarmerie des Philippines".